

IL Y A CENT ANS... ROSTAND, APOLLINAIRE

D'abord, une incidence personnelle. Mon père appartenait à une fratrie de six garçons. Cinq d'entre eux partirent pour la guerre en 1914. Mon père avait devancé l'appel à dix-huit ans et, blessé grièvement aux Dardanelles en 1915, revint vivant de cette épreuve comme ses quatre autres frères. En revanche, le plus jeune, quatorze ans en 1914, qui était resté à la maison, mourut de la grippe espagnole en 1918. Je naquis huit ans plus tard et je reçus en second prénom le sien, Marc. J'ai plus tard consacré ma vie professionnelle pendant cinquante ans aux recherches sur la grippe à l'Institut Pasteur. J'ai donc quelques raisons personnelles de m'intéresser à la grippe et j'y ai même consacré un livre intitulé «*La grippe, ennemie intime*»⁽¹⁾.

La grippe espagnole, plus grande faucheuse que la Grande Guerre

Ceci pour vous expliquer que lorsqu'on me parle d'anniversaire aujourd'hui, en 2018, je ne pense pas en premier à l'armistice qui mit fin à la «*Grande Guerre*», mais plutôt à la grippe

espagnole. Ceci peut surprendre et cependant, cette pandémie qui a atteint la totalité de la surface du globe, a été une catastrophe humaine bien plus grave dans ses conséquences



Rostand

démographiques que la guerre elle-même, si l'on considère la planète dans son intégralité. En effet, en face du désastre des vingt millions de morts causées en quatre ans par la première guerre mondiale, la grippe tua plus de cinquante millions d'êtres humains en un peu plus d'une année dont la moitié en deux mois (de la mi-septembre à la mi-novembre). Il est vrai qu'en France, la proportion était inversée puisque devant les deux millions de pertes humaines, la grippe ne fut responsable «que» de deux-cent-cinquante-mille décès. En proportion de la population totale du pays, la même situation causerait aujourd'hui environ quatre-cent-mille morts.

Une dernière précision avant d'aller plus loin, la grippe n'avait rien de spécifiquement espagnol, mais l'Europe était en guerre et la censure bloquait, chez les belligérants, toute information pouvant avoir des conséquences sur la conduite de la guerre. Les nouvelles sur

la propagation et l'ampleur d'une épidémie dévastatrices étaient de ce genre. En revanche, l'Espagne, pays neutre décrivait l'avancée de la maladie dans le pays d'autant plus que le roi d'Espagne l'avait contractée (mais avait survécu, malgré une forme sévère).

Cette hécatombe eut évidemment des incidences sur la vie artistique. Je voudrais vous présenter deux cas particuliers qui sont ceux d'Edmond Rostand et de Guillaume Apollinaire. Ils mettent en scène des personnages réels vivant des vies romanesques, passionnées comme leurs œuvres, mais se terminant tragiquement.

Le cas Rostand

Edmond Rostand (1868-1918) (cinquante ans) fut un grand poète et un grand dramaturge, aujourd'hui un peu oublié. Cependant plusieurs de ses oeuvres, datant d'une centaine d'années n'ont pas disparu. Les reprises de *Cyrano de Bergerac* (1897, son premier grand succès public) sont encore d'actualité au théâtre comme au cinéma et ont été défendues par de fameux interprètes (Aimé Coquelin, José Ferrer, Pierre Fresnay, Daniel Sorano, Francis Huster, Jacques Weber, Jean Marais, Jean Piat, Gérard Depardieu). La tirade des nez ou la scène du duel («A la fin de l'envoi, je touche ...») restent dans toutes les mémoires. On a un peu plus oublié *Chantecler*, injouable, (soixante-dix personnages) d'où proviennent des vers fameux, par exemple, dans l'Ode au Soleil :

*«C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière
«Oh soleil, tu fais bouger des ronds par terre si
beaux qu'on n'ose plus marcher
«Oh, toi sans qui les choses ne seraient que ce
qu'elles sont».*

Ou l'Aiglon dont le rôle principal fut joué par Sarah Bernhardt en 1900.

Récemment, une remarquable pièce de théâtre, *Edmond*, a même été consacrée à la difficile élaboration de *Cyrano* dans la vie privée de l'auteur aux prises avec les producteurs et les vedettes de l'époque (Coquelin). Ecrite et mise en scène par Alexis Michalik, elle a reçu l'année dernière trois Molière. Elle se joue encore jusqu'à la fin de l'année 2018 au théâtre du Palais Royal.

Edmond Rostand se maria en 1890 avec une célèbre poétesse aujourd'hui oubliée, Rosemonde Gérard. Fille d'un maréchal d'Empire, filleule de Leconte de Lisle et d'Alexandre Dumas Fils, elle vécut des moments difficiles avant la réussite d'Edmond, puis elle s'installa avec lui en 1903 dans une villa somptueuse qu'il avait fait construire à Combo-les-Bains avec les énormes revenus de *Cyrano*. Rosemonde avait écrit ces vers fameux mais un peu pompeux qui célèbrent la passion amoureuse :

*«Car, vois tu, chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que
demain»*

Satisfaite de l'effet produit, elle utilisa ce vers dans trois ou quatre poèmes ou chansons avec un grand succès. Une pièce actuellement jouée à Paris au théâtre Essaiion met en scène le couple (*Les Rostand* de Philippe Bulinge).

Ironie du sort, cette passion brûlante ne dura pas toute la vie de ce couple idéal puisque, sans toutefois divorcer, ils se séparèrent en 1913 (vingt-trois ans tout de même !). Edmond de son côté eut quelques aventures, comme avec Anna de Noailles, puis il rencontra une très jeune actrice à la carrière montante, Mary Marquet. Et une liaison, elle aussi brûlante, s'ensuivit.

Fin octobre 1918, Edmond Rostand se repose avec Mary dans sa somptueuse propriété de Combo-les-Bains et il se prépare à remonter à Paris car il sait que la fin de la guerre est proche et il souhaite remonter *L'Aiglon* avec Sarah Bernardt. Quelques jours avant ce retour, il est frappé par un événement assez dramatique. Un matin, il trouve ses cent pigeons blancs qu'il chérissait, morts ou mourants, et l'un d'entre eux vient même s'écraser à ses pieds en expirant. De retour à Paris avec Mary Marquet, il est assez vite atteint par la grippe et doit s'aliter. Mary Marquet décrit dans ses mémoires la maladie d'Edmond en 1918 qui tourna rapidement au pire. Rosemonde, son épouse légitime vint rendre visite à son mari, car elle lui était encore très attachée ; ainsi qu'Anna de Noailles. Mais constatant la situation et la relation avec Mary, les deux ex-maîtresses confièrent courtoisement, - on pourrait presque dire d'une façon chevaleresque -, en s'effaçant modestement, le mourant à sa nouvelle compagne qui était maintenant la femme de sa vie. Edmond meurt le 2 décembre, la date d'Austerlitz pour l'auteur de *l'Aiglon*.

Le cas Apollinaire

Guillaume Apollinaire, de son vrai nom Alexandre Guillaume Albert Wladimir Apollinaire de Kostrowitsky, (1880-9 novembre 1918), ne connut pas son père et fit des études incomplètes tout en montrant très tôt un don pour l'écriture et la poésie. Une liaison tumultueuse avec Marie Laurencin entre 1907 et 1912 le marque à vie. Il est tenté par le journalisme et il a quelques aventures sentimentales peu satisfaisantes qui lui laissent un sentiment de «*mal aimé*». Il arrive à Montparnasse en 1909 et il y

rencontre de nombreux artistes, écrivains et peintres désargentés qui constituent un milieu en pleine effervescence. Il avait commencé à être publié en 1902, des contes dans la *Revue Bleue*, mais devra attendre 1913 pour atteindre une certaine notoriété avec la publication du recueil *Alcools*.

Il est capable, lui aussi d'écrire de beaux vers dans une coloration assez romantique traitant des amours perdues et du passage du temps, mais son inspiration est beaucoup plus libre et il crée un style nouveau, alliant le lyrisme et l'inspiration tout en s'affranchissant des contraintes qui limitaient le choix des sujets et les formes habituelles.

*«Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure»*

Le titre de ce recueil d'œuvres écrites au cours des années précédentes (1907-1913) évoque des références littéraires, la beauté des vignes rhénanes qu'il connaît bien ; et la soif, littérale ou sublimée comme le désir de consommer la vie en recherchant avec curiosité la griserie de la réalité moderne.

Il arrive donc en 1909 à Montparnasse et y rencontre le milieu artistique qui lui convient, écrivains et peintres de la nouvelle génération. Autour du trio Apollinaire, Max Jacob, Picasso, on trouve Jarry, Carco, Cendrars, et aussi, Derain, Rousseau, Marie Laurencin, Robert et Sonia Delaunay, Vollard.

Dès le début de la guerre, il s'engage et est affecté dans l'artillerie à Nîmes le 6 décembre 1914. Il sert dans diverses unités au front en 1915 et monte les échelons de sous-officier. Puis en novembre, il est muté à sa demande

dans l'infanterie comme sous-lieutenant. Le 14 mars 1916, il reçoit le décret de naturalisation qu'il attendait depuis longtemps. Trois jours plus tard, il est blessé au front par un éclat d'obus alors qu'il lisait le *Mercure de France*. Deux fois trépané (photo célèbre où on le voit le crâne bandé), il a une longue convalescence mais reprend des activités artistiques en 1917, année particulièrement féconde qui connaît un bouillonnement intellectuel surprenant alors que, pourtant, la guerre fait rage. Dans le milieu de Montparnasse, autour du *Dôme*, de la *Rotonde*, de la *Coupole*, de la *Grande Chaumière*, de la *Closerie des Lilas*, au 229 boulevard Raspail chez Jean Férat, on réinvente l'Art Moderne. En mars, il participe au premier numéro de la revue de Reverdy, *Nord-Sud* où Apollinaire est désigné comme le chef de file des jeunes poètes. Le 18 mai, première du ballet *Parade* avec un générique étonnant : argument de Cocteau, musique de Satie, décors et costumes de Picasso, chorégraphie de Massine et Diaghilev, et autour d'eux, leurs amis Fernand Léger, Marie Laurencin, Blaise Cendrars, Paul Fort. Apollinaire est chargé d'écrire le programme et c'est là qu'apparaît pour la première fois le mot «sur-réalisme» qui va être immédiatement adopté. La première est aussi mouvementée que celle d'*Hernani* et partisans et adversaires en viennent aux mains. Paradoxalement, Apollinaire n'appartient cependant pas au mouvement surréaliste.

Le 19 juin 1917 il est déclaré inapte définitif mais n'est pas rendu à la vie civile car il s'est engagé pour la durée de la guerre. Il est affecté au Ministère de la Guerre, aux relations avec la presse. Le 24 juin, première représentation des *Mamelles de Tirésias*, l'histoire d'un homme qui devient femme. L'année 1918 commence assez bien avec la publication des *Mamelles*,



Apollinaire trépané

et des *Calligrammes* le 13 avril. Le 2 mai, il épouse Amelia-Jacqueline Kolb, qu'il a déjà citée dans ses poèmes comme «*la jolie rousse*». Picasso est son témoin. Le 12 juillet 1918, c'est Picasso qui se marie à la cathédrale orthodoxe de la rue Daru avec Olga et Apollinaire est à son tour son témoin avec Jean Cocteau et Max Jacob. Le 28 juillet, il est promu lieutenant. En septembre, il quitte *L'Information* pour rejoindre *l'Excelsior*. Le 4 novembre, il tombe malade de la grippe. Il en meurt le 9. A l'âge de 38 ans.

L'enterrement d'Apollinaire qui eut lieu le 13 novembre, fut un événement surréaliste, comme le milieu auquel il appartenait. Ses amis, conduits par Fernand Léger et Blaise Cendrars (qui raconta cette anecdote dans ses mémoires) ayant assisté à la cérémonie religieuse à l'église, décident pour se réchauffer et se reconforter d'aller boire un grog avant d'aller au cimetière. Ils s'attardent un peu puis sautent dans un taxi pour se rendre au Père Lachaise. Mais Paris, ce jour-là est en effervescence, à deux jours de l'armistice. On connaît aujourd'hui ce genre de situation (plutôt pour accompagner un chanteur célèbre ou pour célébrer une victoire sportive). Le taxi est pris dans des embouteillages et lorsqu'il arrive au

cimetière, plus de corbillard et un désordre total. Ils demandent aux gardes où est enterré le lieutenant Kostrowitzky, mais il leur est répondu : «*Des lieutenants nous en avions trois, on leur a rendu les honneurs militaires, mais nous n'avons pas les noms*». Ils errent dans le Père Lachaise et finalement, se recueillent sur une tombe fraîche dont ils ne sont pas tout à fait sûrs qu'il s'agit de la bonne.

Une même époque, deux univers

Qu'y avait il de commun entre ces deux auteurs si opposés ?

Ils vivaient bien à la même époque, mais en fait sur deux planètes différentes. Quelle distance entre le dernier descendant des poètes dramaturges romantiques flamboyants, membre de l'Académie Française, dans la lignée des Hugo et Musset, et le dynamiteur du classicisme, pilier des bars de Montparnasse, inventeur du terme *surréaliste*. Il est curieux de remarquer que ces deux écrivains célèbres, entourés chacun de nombreux amis et disciples n'avaient aucune relation en commun. Leurs

deux cercles ne se recourent pas. On ne sait même pas s'ils se connaissaient, mais il est certain qu'ils ne se seraient pas appréciés. La seule chose qui les rapproche c'est qu'ils sont morts tous les deux de la grippe espagnole à une semaine d'intervalle. L'un avait cinquante ans, l'autre trente-huit, le groupe d'âge le plus touché par cette forme de la maladie ; et ils avaient tous deux vécu une existence mouvementée, chacun dans son genre.

Ces deux disparitions marquent-elles une révolution intellectuelle ou la fin d'une époque ? Deux grands créateurs. Une mort romantique pour l'un, un enterrement surréaliste pour l'autre. Il y a cent ans exactement.

Une occasion de revoir *Cyrano* ou *Edmond* ou de relire *Chantecler* et *Alcools*.

Claude HANNOUN

(¹) «*LA GRIPPE, ENNEMIE INTIME*»
de CLAUDE HANNOUN.
Editions Balland 2009.